

# De toute beauté !

**A**ugustine s'active à la toilette de sa cour dans la rue principale d'un village du Marais poitevin. Les températures sont élevées pour un début novembre, mais le possible réchauffement de la planète inquiète moins Augustine que la forme de «ses sujets». La forme et la taille. La taille et la forme plutôt, puisque, comme elle l'explique longuement, la seconde dépend de la première.

Augustine, qui a maintenant soixante-douze ans, pratique la taille depuis cinquante ans. Depuis qu'elle a découvert un arbuste facile à travailler : le *Lonicera nitida* (je me fais épeler le nom qui m'est inconnu), une plante qui se plie aux volontés et caprices de son créateur. Plus docile que le buis, et de croissance plus rapide, le *Lonicera* permet de créer «très vite». Quatre ou cinq tailles suffisent à donner une forme, du moment qu'on la peaufine avec une coupe – de confort ? – tous les dix jours, de mars à la fin octobre, et qu'on lui procure le renfort d'une armature simple : fer à béton, fil de fer, etc.

«Surtout pas de grillage ! Contrairement aux professionnels !», affirme notre hôtesse et on entend ici qu'elle se fait une certaine idée du *Lonicera* domestiqué, comme d'aucuns s'en font de la France libre.

Au début, Augustine n'a pratiqué que des coupes droites, puis elle s'est enhardie. «C'est un arbuste qui entraîne à tailler !», déclare-t-elle. Alors, au fil du temps, elle a multiplié les sujets. Un jockey sur un poney, une lavandière, un oiseau de fort calibre, des initiales à l'entrée : le A d'Augustine, le G de Guérin (son nom de famille), enfin le P de Paul, son époux qui ne s'occupe pas du tout de taille, mais qui approuve cette activité qui occupe tant sa moitié. «Bien obligé !», précise celle-ci d'un ton qui ne souffre pas la contradiction.

On rencontre aussi un bateau, une boîte aux lettres habillée en maison avec le facteur miniature qui tend une lettre, le nom du village, des couples aussi. Ceux-là, nous ne les verrons qu'en photo ; ils ne s'aventurent à s'asseoir sur un banc (un vrai, tout en lattes de bois) qu'à la belle saison.

Car les sujets d'Augustine ne connaissent que deux saisons, celles des extrêmes : hiver, été.

En été, de juin à la fin octobre, le couple – d'amoureux ou de musiciens, ou d'écoliers, ou de chasseurs, selon le scénario imaginé par Augustine – porte perruques flamboyantes, colliers, bagues, chapeaux, montre, cravate, chaussures...

La situation est rendue explicite par quelques accessoires choisis : guitare et accordéon, fusils et gibecière, cartable et chemise cartonnée, etc.

L'été, la cour est splendide. Aux multiples sujets costumés et accessorisés viennent s'ajouter les couleurs éclatantes des fleurs qui pavoisent les façades de la maison et du garage. Des grappes colorées dégoulinent des murs, habillent les sujets.

Les jeunes mariés viennent s'y faire photographier !

Augustine a l'orgueil des créateurs satisfaits. «Le coup d'œil est de toute beauté !» Elle précise : «Je suis fière de mon travail, mais il faut avoir l'idée !» Elle ajoute, en hommage aux anonymes qui viennent admirer, par cars et parfois du monde entier : «Aucun saccage, il n'y a jamais de vol ou de vandalisme, et même les enfants respectent !»

Le seul dégât majeur qu'Augustine ait eu à déplorer est dû à la météo. La neige de 1985 a brûlé ses compositions et elle a dû araser ses créatures.

Cette petite dame énergique a passé trente ans en usine, à fabriquer des boîtes d'œufs. Elle faisait les 2/8, travaillant le matin ou l'après-midi, se levant à trois heures pour embaucher à quatre, ou l'après-midi de 12 à 20 heures.

Lorsqu'elle embauchait l'après-midi, elle utilisait les huit heures de ses matinées à bichonner son monde, sans oublier la maison et ses quatre enfants. Comme elle dit : «Le travail ne tue pas, il use.»

Augustine force le respect.

Par **Pierre D'Ovidio** Photo **Claude Pauquet**



Pierre D'Ovidio a publié, en 2009, *Nationale 7. Carnet de voyage à Madagascar*, aux éditions Le temps qu'il fait, à Cognac.

Claude Pauquet expose deux séries de photographies, «Au bout des Certains» et «Fake», à l'Imagerie de Lannion, du 23 avril au 13 juin.